

24 | CULTURE

Le Monde
SAMEDI 18 JUIN 2022

REPORTAGE
BÂLE (SUISSE)

La Suisse est une grande démocratie, pas sa foire d'art moderne et contemporain. Si on excepte le secteur «Parcours», qui réunit des œuvres d'art publiques disséminées en ville et dont l'accès est libre et gratuit, découvrir les 259 stands de marchands venus d'une quarantaine de pays (deux galeries africaines ont été sélectionnées, cette année) participant à Art Basel oblige à monter patte blanche: du lundi au mercredi soir, l'accès était réservé aux invités munis de cartes VIP, lesquelles obéissent à une mystérieuse gradation, qui permet des accès horaires privilégiés à ceux dotés du sésame First Choice. La foire n'est ouverte au grand public que du jeudi au dimanche, et ces visiteurs-là doivent payer 65 francs suisses (63,60 euros).

«Premier choix», ce terme qu'on verrait plutôt s'appliquer à la viande de boucherie, désigne ici le collectionneur connu, argente et avide de chair fraîche. Accueilli au champagne dès le petit déjeuner, c'est un peu pompeux qu'il se rue dans les allées, dès l'ouverture du mardi, à heures, qui lui est réservée. Les «un peu moins importantes personnes» sont priées de patienter. C'est que ces premières heures, parfois ces premières minutes, sont cruciales pour les marchands: s'ils n'ont pas placé leurs meilleures pièces à la fin de la journée, celle-ci est perdue. Ils doivent donc pouvoir négocier avec leurs collectionneurs sans être dérangés par les badauds.

Premier cercle

Eh bien, ils l'ont fait, avec un succès inespéré: les premiers communiqués donnent le ton, avec, star absolue, une araignée. Celle, monumentale (3,26 mètres de haut, près de 7 mètres d'amplitude des pattes), de Louise Bourgeois qu'exposait la galerie Hauser & Wirth a été vendue le premier jour pour 40 millions de dollars (34 millions d'euros). Dans la foulée, la galerie cédait aussi bien des œuvres importantes: le mari de Hauser & Wirth, ou calculé non confondu de *The Art Newspaper*, c'est 75 millions de dollars de chiffre d'affaires. Que ceux de nos lecteurs qui se désoleraient de ce que ces œuvres ne soient pas dans leurs moyens se consolent: ils ne sont pas non plus dans ceux du Centre Pompidou, dont le budget d'acquisition est bien inférieur.

Ce qui n'empêche pas les responsables de ce musée, comme ceux de bien d'autres institutions du même genre, parfois tout aussi désargentées, de faire partie du premier cercle des invités de la foire. Certains sauront persua-



«Number 343», de Leonardo Drew, à Art Basel, à Bâle (Suisse), le 14 juin.
SERAFIN KODOLAP

A Art Basel, loin des tourments du monde

Événement majeur du marché de l'art contemporain, la foire de Bâle réunit, jusqu'au 19 juin, des galeristes venus d'une quarantaine de pays

der leurs mécènes de pallier l'insuffisance de leurs budgets: la mode récente est de contraindre les collectionneurs à acheter deux œuvres d'un artiste, l'une pour leurs murs, l'autre pour la donner à un musée. Les marchands aiment vendre aux institutions. C'est à la fois valorisant pour l'artiste et rassurant pour la galerie qui sait ainsi qu'elle ne retrouvera pas l'œuvre aux enchères quinze jours après. Car avec les acheteurs privés, ce petit jeu spéculatif est monnaie courante.

On dit ainsi: «Vu à Venise (la Biennale), acheté à Bâle (la foire), revendu à New York (les enchères)». Et puis il y a aussi, phénomène relativement nouveau, les people, stars de cinéma, vedettes de la finance, des affaires ou du haxx, sportifs en vue...

Depuis ses noces crapuleuses avec le monde de la mode, l'art contemporain est devenu tendance. Un Festival de Cannes en plus ou non, puisqu'il ne viendrait à personne l'idée de s'y balader en smoking. Les marchands tentent

de se rassurer: «Il y a, cette année, plus de collectionneurs de qualité qu'en 2019 et moins de spéculateurs», avance la galeriste Nathalie Obadia. «Les nouveaux venus ne connaissent rien à l'histoire de l'art», rétorque Daniel Templon, qui déplore devoir expliquer à ses jeunes visiteurs qui est Edward Kienholz. Il est vrai que l'époque des grands collectionneurs suisses, notamment, qui connaissaient mieux que les marchands l'histoire des tableaux que ceux-ci leur proposaient, semble révolue.

Mais quelles que soient leur fortune, leur sensibilité ou leur érudition, ces collectionneurs semblent vivre dans une bulle. Personne (sauf des artistes non invités et vite refusés par la police) n'évoque la guerre en Ukraine, la flambée du prix des céréales, la pénurie de matières premières, ni même le récent crash boursier. En revanche, ils semblent très attentifs au sort des minorités, raciales ou sexuelles, du moins tel qu'il s'exprime dans l'art contemporain, mais aussi dans celui des années 1970 et 1980.

Pour ne prendre que les femmes, comme Martha Rosler, Pat Steir, Connie Beckley ou Rosemarie Castoro qui, à leurs débuts, n'intéressaient pas grand monde, comme en témoigne Faridéh Cadot qui en a alors exposé beaucoup, il y a désormais une forte demande: c'est à la mode, et les prix s'en ressentent.

«Rien ne semble inquiéter les collectionneurs», reconnaît Andreas Lange, de la galerie Sprüth Magers, qui, dès les premières minutes du vernissage, a vu toutes les options posées sur les œuvres présélectionnées sur Internet concrétisées. Car, désormais, les collectionneurs choisissent sur catalogue, avant la foire, le tableau qu'ils décideront d'y acheter lors de leur visite. Ou pas: certains se passent même de ce contact physique...

Ambiance d'avant 2020

Alors, à quoi ressemble cette foire? Peut-être à ce bras rotatif qui creuse, puis efface aussitôt des sillons dans le sable, annulant ainsi toute trace du tumulte qu'il a créé. Cette pièce de Mona Haumont, exposée par la galerie Chantal Crousel, pourrait servir de métaphore au marché de l'art en général, et à la foire Art Basel en particulier. Passé les portes vitrées du salon suisse, les collectionneurs avaient, pour le plupart, laissé tomber le masque et oublié les deux années de pandémie de Covid-19 qui avaient bousculé leurs habitudes.

L'ambiance ressemblait à celle d'avant 2020. Du moins pour les déshabillés du marché, dont les stands n'ont pas été désemplis. Celui de Zwirner était tellement bondé qu'un membre de l'équipe avait été préposé à la protection d'une œuvre de Félix Gonzalez-Torres, vendue à un collectionneur asia-

Non seulement les collectionneurs sont là pour acheter, mais en plus ils ne tergiversent pas

tique pour 12,5 millions de dollars. Il s'est trouvé quelques asiatiques pour braver les restrictions de voyage et les quarantaines imposées dans leurs pays. Ou ils ont envoyé des trachements: la Chinoise Li Lin, créatrice de mode très fortunée, n'a pas pu quitter Pékin, mais elle a dépêché son conseiller, basé en France, qui a acheté un ensemble de collages de Julie Knifer, chez Frank Elbaz. Les Américains aussi sont revenus en nombre.

Non seulement les collectionneurs sont là pour acheter, mais en plus ils ne tergiversent pas quand il s'agit de s'offrir un tableau de Gerhard Richter ou de Marlene Dumas. «Après avoir hésité pendant deux ans, les gens comprennent, avec l'inflation, que cela ne sert à rien de garder un matelas de cash», analyse la galeriste Jocelyn Wolff, qui, à rebours de ses confrères portés sur la peinture, a pris le risque de présenter une vidéo de Clemens von Wedemeyer. On ne sait pas si son pari a payé.

Pas plus qu'on ne saura si les très délicates gravures et les épatantes aquarelles de Giorgio Morandi que présente la Galleria d'Arte Maggiore, les jubilatoires tableaux de William Copley chez Kasmin et Max Hetzler, Alberto Magnelli historique montré par Pranzo, ou la gouache de René Magritte destinée à la couverture d'un livre d'André Breton, dénichée par la galerie Vedova, trouveront preneur: ce n'est pas parce que les nouveaux collectionneurs achètent tout et n'importe quoi, NFT compris (ceux de Jeff Koons, qui s'y est mis aussi, partent comme des petits pains à 2 millions de dollars pièce), qu'ils ont tous les moyens de déceler les vraies pépites de la foire. ■

ROXANA AZEMI
ET HARRY BELLET

Art Basel, à Bâle (Suisse), jusqu'au 19 juin. artbasel.com

A Bâle, Paris+ est dans toutes les têtes

DANS LES ALLÉES DE LA FOIRE de Bâle, entre deux emplettes, on évoque Paris+, le nouvel événement signé Art Basel, qui a délogé la FIAC du Grand Palais et est prévu du 20 au 23 octobre. Les trois jours de sélection, organisés les 7, 8 et 9 juin, ont vité au casse-tête tant la demande est forte: 750 candidatures, deux fois plus que du temps de la FIAC, pour 145 places, à comparer aux 289 d'Art Basel.

«On sent une fébrilité plus grande», confie le galeriste Niklas Svennung, membre du comité de sélection de la foire. La lutte sera rude, il n'y aura pas de place pour tout le monde, et on espère que seuls les meilleurs s'en sortiront: la «crème de la crème», comme aime à le dire les Suisses, ce qui ferait alors de Paris+, en termes qualitatifs, la «meilleure» foire du monde. «Avant, Paris était un complément. Aujourd'hui, c'est le sujet», ajoute son

confrère Georges-Philippe Vallois. L'Américaine Lisa Schiff, qui conseille une vingtaine de clients très fortunés, le reconnaît: en vingt ans, elle ne s'est rendue qu'une demi-douzaine de fois à la FIAC, lui préférant presque systématiquement Frieze, la turbulente foire londonienne. Cet automne, elle fera le choix inverse. «Paris est devenue cool, c'est là où il faut être», résume-t-elle.

Art Basel pourrait être éclipsé

Au point que nombreux sont ceux à penser que, à terme, Art Basel pourrait être éclipsé par sa boutique parisienne. Avec ses musées hors pair, ses tables étoilées, ses boutiques de luxe et ses palaces rutilants, la Ville Lumière a des qualités à nulle autre pareille. «Paris offre des distractions, alors qu'à Bâle, la destination, c'est la foire elle-même», objecte le marchand Iwan Wirth, qui ouvrira son extension parisienne

en 2023. Il n'a pas tort: Bâle est une petite ville. Les transports publics y sont efficaces et les liaisons rapides, au point qu'on y voit des milliardaires préférer le tramway à la limousine.

L'offre culturelle hors foire est loin d'être négligeable, comme en témoigne l'actuelle exposition de Mondrian à la Fondation Beyeler, qu'un musée public français aurait été bien en peine d'organiser. Mais, surtout, l'érotisme des lieux fait que les professionnels du monde de l'art (on y inclut aussi les collectionneurs) s'y croisent à longueur de journée, ce qui facilite les échanges et sera quasi impossible à Paris. On peut aussi fantasmer sur l'opacité des comptes bancaires (elle a, pour l'essentiel, disparu) et sur les ports francs où les œuvres sont stockées sans frais de douane (ceux-là existent encore). ■

R. A. ET H. B.